

UNIVERSITÉ DE LIÈGE

---

# OUVERTURE SOLENNELLE DES COURS

LE 3 OCTOBRE 1953

---

DISCOURS DE M. LE RECTEUR F. CAMPUS  
L'AGE D'OR

---

RAPPORT SUR LA SITUATION DE L'UNIVERSITÉ  
PENDANT L'ANNÉE ACADÉMIQUE 1952-1953

---

*Installation de M. le Recteur M. DUBUISSON*

---



1953

---

IMPRIMERIE J. DUCULOT, S. A.  
GEMBLoux

## DISCOURS DE M. LE RECTEUR F. CAMPUS

### L'Age d'or

MESDEMOISELLES LES ÉTUDIANTES,

MESSIEURS LES ÉTUDIANTS,

Le dernier discours que je vous adresse est le troisième panneau du triptyque que j'ai désiré dédier aux étudiantes et aux étudiants de cette Université à l'occasion de mon rectorat. Un de vos congénères m'a déclaré un jour, dans un accès de franchise, que les discours académiques l'ennuyaient. Cependant, il n'avait qu'à les entendre, mais j'ai eu beaucoup de compréhension pour son opinion. Il vous plaira peut-être de m'écouter avec une ultime bienveillance, puisque ce discours constitue en somme un adieu. Mais je n'y voudrais mettre aucune mélancolie, sachant que je me retrouverai aussi près des étudiants comme professeur que comme recteur.

S'il m'est même permis d'égayer d'une boutade l'austère solennité de cette cérémonie, je vous dévoilerai le secret de mon plan de trois ans pour mes discours rectoraux, dont la formule ne pourra d'ailleurs plus servir, car les rectorats sont dorénavant de quatre ans. Les plans les plus simples étant les meilleurs, je me suis inspiré tout bonnement des moyens publicitaires d'usage immémorial pour certains produits réputés efficaces contre l'obésité

ou la chute des cheveux : avant, pendant, après. J'ai appliqué cette formule à la vie de l'étudiant.

J'ai cherché à sonder son état d'esprit lorsqu'il entre à l'Université ; j'ai intitulé cela « Nécessité et Utopie ». Je n'étais pas, à l'époque, tombé sur la veine d'inspiration qui m'a fait choisir dans la suite des titres plus poétiques. Rétrospectivement, j'imagine que j'aurais pu appeler cela « Sur les marches du temple » ou quelque chose d'approchant, en l'honneur des deux grandes divinités que j'invoquais.

Ensuite, j'ai souhaité analyser l'esprit dans lequel l'étudiant accomplit le laborieux effort qui le conduit au terme des études académiques ; j'ai intitulé cela « La Voie étoilée », mais j'aurais pu, plus prosaïquement, choisir comme titre « Science et Profession ».

Dans les deux cas, je proposais à vos réflexions non un dilemme, que je juge générateur de trouble et de confusion, mais un dualisme, qui me paraît utile à une conception constructive de la vie, à laquelle je suis attaché par conviction. On prête à la jeunesse actuelle beaucoup d'inquiétude ; je veux me garder d'y contribuer, car je crois que l'anxiété est une démission.

Mon troisième et dernier discours est intitulé « L'Age d'or ». Il traite de l'esprit dans lequel l'ancien étudiant, sorti de l'Université avec le viatique académique ordinaire, s'engage et progresse dans sa carrière. Ici encore, je propose un dualisme et non un dilemme et je le résume en ces mots : « Élite et Aristocratie ».

A l'époque de mon enfance, il y a un demi-siècle, j'habitais une grande ville flamande et tous les ans s'y renouvelait une coutume sympathique : une fête de quartier accompagnée d'arcs de triomphe et d'illuminations pour célébrer les succès scolaires des lauréats des écoles. Actuellement, un Prix Francqui ne suscite pas cet enthousiasme populaire, qui se manifeste volontiers pour le sport et parfois, plus rarement, pour l'art, surtout pour la virtuosité artistique. La « vox populi » a

donc nettement évolué en défaveur de l'intellectualité. Cette défaveur est significative et compréhensible. Les champions cyclistes, les clubs de football, les joueurs de tennis, les athlètes n'inquiètent personne, ne sont susceptibles de faire de tort à personne, pas même les boxeurs qui échangent leurs coups entre eux. On ne connaît pas de sportifs oppresseurs ; leurs joutes sont totalement pacifiques (ou peu s'en faut) ; aucun ouvrage vrai ou d'imagination n'a évoqué le risque d'une domination des seigneurs du muscle. C'est pourquoi, parmi le peuple, non seulement les légions de médiocrement bâtis, mais même les déshérités physiques, acclament sans jalousie les favorisés de la nature. L'inégalité physique n'est pas ressentie comme une injustice, jamais elle n'a été dénoncée comme telle. Au contraire, la littérature populaire s'est souvent ingéniée à rallier le colosse peu subtil berné par le malingre malin. Et cela sans risque, car l'athlète ne prend jamais aux yeux du peuple le caractère d'un homme dangereux ; il est, au contraire, un divertisseur et même une occasion de lucre.

L'artiste virtuose participe en un certain sens de la même faveur, pour les mêmes causes et d'autant plus que ses mérites résultent de dons plus physiques ; c'est ainsi que les grands virtuoses du chant déchaînent le plus volontiers les acclamations populaires. Dans ce domaine aussi, l'inégalité n'est pas considérée comme une injustice et l'on ne craint pas la domination des chanteurs ni des baladins. Ces sentiments se modifient progressivement et il semble que dans la mesure où l'art comporte une plus grande part d'intellectualité, l'admiration populaire s'atténue. La faveur de la foule va incontestablement à ceux qui la divertissent. A mon avis, l'admiration populaire pour les princes de la science est plus que mitigée et l'inégalité intellectuelle n'est pas acceptée. Dans la mesure où elle est accentuée par l'étude, elle est considérée comme une injustice. Dans vos rangs mêmes, étudiantes et étudiants, aucun d'entre vous

n'éprouvera un réel dépit de courir cent mètres moins vite qu'un camarade ou de sauter moins haut, ni de chanter faux, mais en éprouvera certes de toute supposition d'être moins intelligent qu'un autre. Il ne faut pas en être surpris, car cela signifie que l'on reconnaît à la supériorité intellectuelle plus de pouvoir qu'à tout autre. Mais ce pouvoir est plus inquiétant.

La grande puissance intellectuelle, acquise par les études universitaires, confère à ceux qui la possèdent des capacités de domination sur leurs semblables, voire des capacités d'extorsion et même parfois de sévices, qui sont réellement inquiétantes et qui exceptionnellement, peuvent atteindre jusqu'à des degrés d'horreurs indicibles, mais qui, malheureusement, n'ont été que trop réels au cours d'années récentes d'extrême cruauté ; ils doivent nous remplir encore tous de dégoût et de honte.

La littérature universelle, qui est aussi une voix de Dieu, ne s'y est pas trompée. Elle a dénoncé et accablé de traits acerbes toutes les professions universitaires et pas seulement sous la plume de polémistes violents tels que Léon Daudet, mais aussi de moralistes tels qu'Aldous Huxley ou Sinclair Lewis, même aussi modérés que Georges Duhamel.

C'est donc à tort que l'on objecterait l'exagération de ces fictions. Ne nous cétons pas que les fantasmagories les plus extravagantes ont été dépassées par les faits. Il suffit d'ailleurs qu'elles soient non seulement possibles, mais même simplement imaginables.

En faisant dire à son Docteur Knock qu'un homme bien portant n'est qu'un malade qui s'ignore, Jules Romains n'anticipe pas tellement sur l'emprise du pouvoir médical qui s'étend progressivement sur la société et dont les cohortes sont sans cesse renforcées. Mais ce n'est pas le seul souci de l'homme moderne, tant s'en faut. Il est assailli par tant de tracasseries réglementaires, administratives, fiscales et analogues que l'on pourrait aussi dire avec beaucoup de raison qu'un homme hon-

nête est un délinquant qui s'ignore. Et s'il prête tant soit peu l'oreille à la psychanalyse, l'homme sensé sera bientôt convaincu qu'il n'est qu'un détraqué qui s'ignore. Finalement, il apparaîtra que l'homme qui se croit libre n'est plus qu'un esclave qui s'ignore.

Ainsi chaque être humain est soumis sans cesse à une pression impitoyablement indiscrete dont le peuple discerne avec raison l'origine dans la domination des intellectuels. Les Universités sont les officines où cette domination prend sa source et où s'amplifie sans cesse sa puissance. Chaque promotion qui sort d'une Université renforce implacablement ce que l'on appelle les cadres de la société, le groupe de ceux qui tiennent les leviers de commande, selon des expressions consacrées, mais inquiétantes. Car les cadres enserrent de plus en plus la liberté humaine et sont susceptibles de devenir des carcans. Les commandes sont de plus en plus nombreuses et plus enchevêtrées ; elles font plus que préfigurer les liens de l'esclave moderne.

Si du moins cette domination était infaillible, mais elle n'y a jamais prétendu et les erreurs qu'on lui attribue, à tort ou à raison, sont pleines de conséquences néfastes. Rendant compte des cérémonies du centenaire de l'Université de Londres, Firmin Roz <sup>(1)</sup> écrivait, en évoquant les paroles de Lord HALIFAX portant le toast de l'Université de Londres : « La civilisation et la culture, dit-il, sont des plantes singulièrement fragiles, constamment en péril à mesure que s'étend la connaissance. Celle-ci doit être dirigée par quelque chose qui la dépasse : au-dessus du savoir, il y a la sagesse, qui, seule, peut apprendre aux hommes à devenir les maîtres et non les victimes de leurs inventions ». Plus loin, Firmin Roz continue : « Il est peut-être vrai que les idées mènent le monde, ce qui expliquerait que si souvent elles

---

(1) Firmin Roz, A Londres, pour le Centenaire de l'Université, *La Revue bleue politique et littéraire*, N° 15, 1<sup>er</sup> août 1936.

l'égarer, mais certainement elles ne le portent pas et il arrive aux nations comme aux individus à courir derrière et de tomber en chemin ».

La sagesse anglo-saxonne, si habile à ramener toutes les outrances à la condition humaine, est bien propre à dégager le problème que j'évoque, et qui est, je crois, le problème de notre temps. Nous devons le considérer avec une bonne foi entière, dénuée de tout parti pris et de tout orgueil. La science n'a pas de sentiments, elle n'est pas humaine, mais il importe que ses adeptes le soient et toujours davantage. Dans l'intérêt même de l'humanité, pour contenir les déchaînements d'irrationalité et de passion qu'elle est susceptible de déverser et dont les exemples connus pourraient être dépassés encore en horreur.

Dans ma première allocution aux étudiants <sup>(1)</sup>, je disais que l'universitaire n'est ni mystique ni artiste. J'ajoute qu'il n'est ni un saint ni un héros, du moins ce n'est pas sa fonction. Cependant, la « vox populi » met sa faveur à ce prix. Je ne puis avoir que la plus grande admiration pour le Docteur Schweitzer, mais je suis convaincu que sa science n'intervient que pour une très faible part dans la popularité dont il est l'objet. Je pense que non seulement l'admiration s'adresse surtout à sa haute figure morale, mais peut-être même davantage encore au fait qu'il soit un saint ou un héros malgré sa valeur intellectuelle et sa science. Il est remarquable que la faveur populaire n'a pas de telles exigences pour ses idoles sportives ou autres ; l'admiration est proportionnelle à leurs gains et à leurs vanités et il faut qu'elles aillent assez loin dans la voie des peccadilles pour qu'il leur en soit tenu rigueur. Au contraire, toute cupidité ou gloriole des hommes de science est jugée sans indulgence et leurs défaillances morales sont impitoyablement

---

(1) Nécessité et Utopie, Université de Liège. Ouverture solennelle des cours le 29 septembre 1951.

condamnées. On juge par là combien est profond le ressentiment populaire contre l'aristocratie intellectuelle, si ouverte soit-elle. Il me rappelle des ressentiments populaires raciaux dont j'avais perçu l'expression en Allemagne avant le national-socialisme et que celui-ci n'a eu que l'habileté d'exploiter, mais qu'il n'a pas inventés. La haine de l'intellectualité a d'ailleurs été la cause profonde du succès des aventures politiques des dernières années, non seulement dans les pays où elles ont connu un succès de quelque durée et combien néfaste à l'humanité, mais aussi dans ceux, comme le nôtre, où elles ont pu atteindre seulement un degré inquiétant. Partout, les protagonistes en ont été des intellectuels déçus, c'est-à-dire d'anti-intellectuels, animés d'un complexe de revanche sur l'intellectualité. Ce complexe peut d'ailleurs varier de pays à pays, selon l'état des mœurs. Il était assez répandu en Allemagne où l'on sait que les mœurs universitaires conservaient des allures presque féodales. Avant le national-socialisme, j'ai connu le ressentiment des « Nicht-Akademiker » contre les « Akademiker ». En Allemagne, dans les années qui suivaient la première guerre mondiale, on me contait, avec une malice acerbe, qu'un universitaire qui avait subi la « Staatsprüfung » (l'examen d'État) avait dû faire pour cela un tel effort qu'il se jugeait autorisé à ne plus rien faire désormais, tout en étant plantureusement payé.

Je crois que nous devons réfléchir à tous ces indices et événements des temps récents comme à des avertissements sérieux et dont les causes profondes n'ont pas été comprises. Nous y avons tous nos parts de responsabilité, en raison de nos égoïsmes. Vous allez, étudiantes et étudiants, affronter les vôtres. Je souhaite que vous le fassiez sans témérité et sans timidité et c'est pourquoi je vous parle.

Vous sortez de l'Université avec le sceau d'un double privilège. Un de nature, celui de l'intelligence, un autre qui est social, celui de l'étude. Je n'ose jamais trop



m'appesantir sur la charge que chaque étudiant constitue pour la communauté et qui est sensiblement égale à celle de son entretien, indépendamment de tout manque à gagner. Je trouve ces comptes assez désobligeants et, à tout prendre, je suis convaincu que l'étudiant y met davantage du sien qu'il reçoit de la société, étant entendu que ce que l'on appelle le fils de famille qui dilapide la fortune de ses pères sous l'apparence d'études universitaires a rejoint les vieilles lunes. Néanmoins, vous paraîsez sur le forum investis d'un double privilège et une attention critique, sinon prévenue, sera donnée à l'usage que vous en ferez.

Je dois vous mettre en garde contre la divergence apparente de deux voies, celle de l'autorité et celle du service. Des deux, je juge la dernière meilleure, mais, séparées, elles sont incomplètes. Beaucoup prônent actuellement le commandement ; on veut en instituer l'apprentissage. Je suis plein d'appréhension au sujet de ce développement artificiel d'une aristocratie par destination, plein d'appréhension aussi au sujet des retours de flamme. Une de mes opinions favorites est que l'autorité est intrinsèque : elle s'acquiert par le service.

J'assistais l'an dernier à une réception offerte à Bruxelles, dans l'hôtel de la Fondation Universitaire, à des boursiers américains qui venaient d'arriver pour poursuivre des études en Belgique. L'Ambassadeur des États-Unis y était présent ; c'était à l'époque M. Myron M. COWEN, alors récemment accrédité dans notre pays. Le chargé d'affaires p. i. de l'Ambassade présenta l'Ambassadeur à l'assistance, en majeure partie formée d'Américains, avant qu'il prît la parole. Il esquissa une biographie rapide mais assez complète, relatant ses titres et ses activités. Cette formalité m'enchantait autant qu'elle me surprit. Je la trouve supérieure à notre manière obséquieuse de présenter les Ambassadeurs sous le titre d'Excellence, après quoi ils ne peuvent être qu'excellents. Mais je ne crois pas que cette méthode américaine

soit près de s'introduire chez nous. C'est que les États-Unis n'ont pas connu la féodalité, tandis qu'il nous en est resté quelque chose.

Mais vous, les jeunes, sachez vous inspirer de la leçon profonde de cet exemple américain, qui explique tant de nos difficultés. Soyez convaincus que les maîtres sont les premiers serviteurs et agissez en conséquence. Ne faites pas état de vos privilèges pour vous servir et vous faire servir ; vous vous joindriez ainsi aux artisans des plus grandes catastrophes. Pendant mon rectorat, j'ai quelquefois été sollicité d'intervenir en faveur d'anciens étudiants ou même de groupes de ces étudiants en vue d'assurer la protection de droits qu'ils considèrent attachés à leurs titres académiques. Souvent ces démarches étaient appuyées par des professeurs ou des institutions de l'Université. J'ai toujours été poliment réservé au sujet de ces interventions, dont certaines m'ont parfois rendu perplexe. Mon opinion très ferme est que c'est sur ce point-là qu'une Université se doit surtout de ne pas être une école professionnelle, alors que je crois avoir établi l'an dernier qu'elle doit légitimement assurer à ses étudiants une préparation scientifique à leur profession <sup>(1)</sup>. L'enseignement supérieur doit dispenser à ses étudiants des capacités supérieures à celles des autres, grâce auxquelles ses anciens étudiants doivent être à même d'assurer naturellement les fonctions auxquelles ils sont appelés. Ils ne peuvent demander d'autre protection que contre des discriminations injustes, tendant à fausser le jeu des capacités. Encore devraient-ils être à même de les surmonter par le seul moyen de leur valeur. Toute autre protection ne peut que porter une atteinte vitale à l'enseignement et à l'esprit universitaires. Votre carrière ne sera digne de votre Université que si elle est fondée sur une mise en action efficace et féconde des moyens qu'elle vous a donnés. Vous en

---

(1) La voie étoilée. Université de Liège, Ouverture solennelle des cours le 4 octobre 1952.

ferez ainsi bénéficier la communauté tout en recevant le juste salaire de vos peines.

Je n'attache pas, en effet, une signification essentielle au désintéressement qui est souvent prôné dans les Universités, d'une manière que je crois sincère. Mais je le considère comme une petite vertu si elle n'est pas accompagnée d'autres plus hautes, notamment de modestie et de générosité. La cupidité est certes haïssable, mais l'argent gagné honnêtement, par les services rendus, ne fait pas scandale et il est un ferment légitime d'activité, au même titre que d'autres, moins substantiels et pas nécessairement plus nobles, tels que la gloire. Car l'argent bien employé peut être générateur de beaucoup de bien, cependant qu'il advient que la gloire serve à des usages moins bénéfiques. En fin de compte, les fruits du désintéressement ne sont pas toujours délectables. C'est certes le cas lorsqu'ils sont inspirés par un désir d'autorité, de domination. Ce complexe n'est pas rare : l'histoire fait fréquemment état de l'ascétisme des tyrans, par lequel on a essayé d'établir une justification morale à leur pouvoir, mais c'est un leurre. C'est en ce sens que l'autorité est stérile et que l'œuvre d'une carrière accomplie sous ce signe se révèle soudain illusoire dès qu'elle prend fin avec son auteur. Vous serez en fin de compte, quelle qu'aura été votre autorité, jugés selon vos œuvres ; c'est bien cela que signifie la présentation biographique de l'Ambassadeur des États-Unis.

Il est pénible de commander sans autorité, mais le commandement ne crée pas l'autorité. En d'autres termes, vous ne pouvez prétendre constituer une aristocratie sans être une élite et telle doit être la formule féconde de votre carrière. Car les cadres et les leviers de commande sont tout de même nécessaires à la société ; mais ceux qui les forment et les détiennent, et qui constituent une aristocratie, doivent avoir des capacités supérieures, c'est-à-dire former une élite.

Je crains que certains parmi vous ne jugent que ce soient là des phrases ampoulées, académiques, pour ne pas dire rectorales. Ni aristocratie ni élite serait la devise de ces modestes universitaires, dont l'idéal serait une carrière tranquille, sans histoire, garantie par quelques parchemins dont on attend un revenu honnête et suffisant. Je me garderai bien de qualifier cette conception de la vie dans les termes dont les étudiants usent dans telle de leurs chansons. Je dirai toutefois sans ambages que cette médiocrité voulue constitue une désertion condamnable. La malédiction qui pèse sur les tièdes s'applique à ses tenants et leur passivité n'est pas moins maléfique au total qu'un usage des capacités intellectuelles à des fins d'asservissement, car elle prépare en quelque sorte le terrain à n'importe quel asservissement. Ceux qui ne voudront être ni maîtres ni serviteurs auront comme perspective de devenir des esclaves.

Pour des raisons différentes des siennes, indépendantes de l'évolution, je partage l'opinion de Lecomte de Nouy que la marche de l'humanité la conduit vers un idéal de perfection morale, attesté par des actes gratuits.

Vous avez tous l'obligation, contractée par le privilège d'avoir été formés par l'Université, d'orienter votre carrière vers ce but. Même simplement par instinct de conservation, parce que le monde aura toujours besoin de guides. On attend de vous des actes gratuits, même si donner est le plus sûr moyen de recevoir. Ce sont ceux de maintenir et de défendre toutes les valeurs de nos anciennes civilisations. Un homme jeune et qui me tient de près me disait naguère : « les valeurs ont changé ». Illusion de toute actualité. Si ceux qui sont instruits sont aussi en proie au mirage, s'il ne peuvent plus distinguer le faux du vrai, à qui désormais se fier ? Plus de deux millénaires d'histoire et l'expérience d'une existence brève et agitée ont appris à ma génération qu'il y a des valeurs fausses ou vraies, transitoires ou éternelles.

Pour nous, le tableau du monde contemporain, les

images des événements actuels confirment les fondements de notre éducation. La civilisation a été en péril ; elle n'a été sauvée que par le recours aux valeurs éternelles. Le danger n'est pas conjuré ; vous pouvez y contribuer, mais vous pouvez l'atténuer, par l'activité généreuse empreinte de bonne volonté. Ces idées ne sont pas réactionnaires ; elles sont essentiellement révolutionnaires. Si le passé nous lègue les valeurs éternelles qu'il a élaborées, leur triomphe est entièrement dans l'avenir. Il faut boire le vin vieux dans des amphores nouvelles.

Mon dernier message, chers amis étudiantes et étudiants, sera une exhortation pleine de foi et d'espoir, que j'emprunte à l'un des promoteurs de la méthode scientifique expérimentale, le chancelier François Bacon : « L'âge d'or est devant nous et non derrière ». L'âge d'or résultera de l'accord profond de l'humanité avec ses guides. Il sera celui de l'altruisme, celui dont les chefs auront une conscience extrême de leurs devoirs et très modérée de leurs droits. C'est à vous qu'il appartient d'en instaurer l'avènement. Je vous souhaite à tous et à toutes une longue et fructueuse carrière au service de l'humanité.

---